



HAL
open science

L'enchantement du Brol. Glaneurs de mémoires et de rêves sur le vieux marché aux puces de Bruxelles

Virginie Milliot

► **To cite this version:**

Virginie Milliot. L'enchantement du Brol. Glaneurs de mémoires et de rêves sur le vieux marché aux puces de Bruxelles. Rachel Brahy; Jean-Paul Thibaud; Nicolas Tixier; Nathalie Zaccai-Reyner. L'enchantement qui revient, Hermann, pp.357-372, 2023, Colloque de Cerisy, 9791037022844. hal-04410128

HAL Id: hal-04410128

<https://hal.science/hal-04410128>

Submitted on 22 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« L'enchantement du Brol. Glaneurs de mémoires et de rêves sur le vieux marché aux puces de Bruxelles »

Virginie Milliot

La notion de désenchantement désignait pour Max Weber l'une des principales caractéristiques de la civilisation occidentale : la réification du monde. « *En allemand, le mot est Entzauberung, et, si on le traduit littéralement, il signifierait que les objets, dans le monde moderne, sont dépourvus de toute aura magique, de tout sens merveilleux, que la nature ou le cosmos, en d'autres termes, deviennent un monde d'objets à étudier, à analyser, à classer, à calculer, à mesurer.* » (Schlegel 1994 : 86-87). La disqualification des dimensions sensibles, poétiques et spirituelles de l'existence fabrique un monde objectivable où tout peut être évalué, comparé, échangé au regard d'un même étalon. Le marché est à la fois le creuset et le miroir de ce monde désenchanté. Depuis l'espace circonscrit et contrôlé qui lui avait d'abord été aménagé (Henochsberg 2001) il n'a cessé de se déployer. Il n'est plus un espace qui ne soit aujourd'hui régi ou réformé par l'impératif de rentabilité entérinant la transmutation de toute chose en marchandise. Parmi la variété des formes spatiales prises par le marché, ceux que l'on nomme « puces » rassemblent depuis le milieu du 19^e S des chiffonniers faisant commerce d'objets déchus récupérés en bout de cycle. Sur le marché aux puces de la place du jeu de Balle à Bruxelles, sur lequel je mène une enquête ethnographique depuis 2019¹, se vendent chaque jour des restes d'existences singulières, des archives intimes, des objets qui sont comme des « envers de vie »² tant ils sont patinés par l'usage de ceux qui les ont possédés. Tout ce qui a été accumulé dans une vie, trié et soigneusement conservé, est « jeté » sur le marché. On trouve dans les cartons de la place du jeu de Balle, des lettres d'amour et des photos de gisants, des albums de photos de famille et des cahiers d'écoliers, des cartes postales et des livres de compte. Les artefacts sont détachés des relations sociales qu'ils matérialisaient, des contextes où ils racontaient des histoires et sont remis en circulation. Si ce marché peut de ce fait apparaître comme l'apothéose du capitalisme, dans sa capacité à transformer toute chose en marchandise, il constitue pourtant paradoxalement un milieu particulièrement propice aux expériences d'enchantement. Il existe bien sûr à Bruxelles toute une économie de la brocante et de l'antiquité, de la seconde main et du vintage, dont le marché du jeu de Balle est un maillon. Les vendeurs racontent spontanément leur métier dans le langage du commerce, des risques de l'investissement, des coûts et des bénéfices, et nombreux sont les acheteurs qui arpentent la place aux petites heures du jour à la recherche de « belles pièces » qu'ils pourront revendre ailleurs avec profit. Mais on rencontre également des habitués qui viennent quotidiennement au vieux marché pour « sauver des objets » qui les touchent et leur parle de différentes façons.

Les surréalistes français faisaient du marché aux puces de Saint-Ouen un terrain d'aventure et d'expérimentation poétique. La découverte d'un objet, la « trouvaille », remplissait pour André Breton (1992) le même office que le rêve. Il a décrit ces rencontres catalytiques qui s'opèrent quand par un « hasard objectif » un objet surgit pour répondre à une attente, un désir informulé ; ces moments où des portes s'ouvrent par l'entremise des trouvailles entre rêve et réalité et où l'objet fait signe en s'adressant à celui ou celle qui le trouve. Le marché aux puces de Bruxelles constitue comme ses homologues européens un environnement propice à la rêverie et aux expériences d'enchantement. Il y a là une énigme qui mérite d'être posée : quelles prises offrent ces marchés ? A quoi tient cette possible transmutation de l'objet ? Le temps, l'usure, la vacuité d'usage ? Nous analyserons dans une première partie l'écologie sensible des marchés aux puces et les caractéristiques propres à celui du jeu de Balle. Nous décrirons dans un deuxième temps les pratiques de ces personnages du vieux marché, ces glaneurs de rêves et de mémoire qui œuvrent à sauver des objets, des émotions, et des « vies de papier »³. Chemin faisant nous tenterons de spécifier le sentiment d'enchantement qui s'éprouve dans cet environnement.

¹ Cette recherche initiée avec Martin Rosenfeld est soutenue par le Labex « les passés dans le présent ».

² « L'objet est à moi car c'est moi qui l'ai usé ; l'usure du *mien*, c'est l'envers de ma vie » écrivait Jean Paul Sartre (1943 : 640)

³ Titre de la pièce de théâtre dit « d'objets documentaires » de Benoît Faivre et Tommy Laszlo de la compagnie « La bande passante » créé en 2017. La pièce raconte une enquête menée à partir de l'énigme d'un album de famille trouvé sur le marché aux puces de Bruxelles. Ils ont réalisé une enquête croisée sur l'histoire des personnes de l'album photos et sur certaines zones d'ombre de l'histoire de leurs propres familles auxquelles la première faisait échos.

L'environnement matériel et sensible du marché aux puces

Le marché du jeu de Balle présente comme tous les marchés de ce type un bric-à-brac d'objets anciens, posés pêle-mêle sur des étals encombrés ou entassés dans des cartons posés à même le sol. Cette absence délibérée de rangement -ce dispositif de l'amoncellement - est une invitation à l'exploration. Les objets se dénichent, se découvrent à la manière des trésors. Une bonne part des chineurs qui arpentent les pavés de la place – surtout le week-end – ne sont pas différents des amateurs de brocantes et de vide-greniers si bien décrits et analysés par Octave Debary (Debary 2019, Debary et Tellier 2004). Ils aiment déambuler d'un pas lent, le regard flottant entre les différents stands où sont entassés des objets disparates et se laisser guider par leurs découvertes. Cet environnement matériel appelle simultanément à la flânerie, cette attention flottante dans le mouvement de la marche, et à une vigilance à ce qui surgit. La déambulation, qui peut être hasardeuse ou méthodique, est ponctuée de pauses où la main prend le relais du regard pour fouiller, saisir, observer et sentir. Les objets alimentent des sentiments mêlés de nostalgie (« *c'est la même thèière que ma grand-mère* », « *je patinais avec des patins comme ça quand j'étais petit, qu'est-ce que j'ai pu m'abimer les genoux !* ») et de plaisir de la découverte. Le fait que rien ne soit standardisé ni sérié, qu'il faille fouiller pour dénicher des « trouvailles » nourrit un sentiment d'indétermination et de liberté. La découverte est chaque fois vécue comme une rencontre singulière. L'objet trouvé, usé, atypique parfois incompréhensible suscite des interrogations (« *à quoi ça pouvait servir* », « *d'où ça peut venir ?* ») appelle à la rêverie et à l'exercice de l'imagination. Les marchés aux puces sont en cela des milieux spécifiques, qui encouragent des états de conscience particuliers (la disponibilité, la rêverie, l'imagination).

Les spécificités du vieux marché de Bruxelles

Le marché du jeu de Balle constitue un environnement matériel et sensible équivalent à tous les autres marchés aux puces. Mais il a quelques spécificités qui le rendent unique en Europe.

Il existe en ce lieu depuis 1873 et les Bruxellois y sont particulièrement attachés. Il est situé dans le quartier des Marolles, qui incarne dans l'imaginaire citadin l'esprit de la « zwanze⁴ » et du parler-vrai typiquement bruxellois. Il se tient sur la place où chaque année, le 20 juillet, les Belges font peuple avec et face au roi, lors du bal populaire tenu à l'occasion de la fête nationale (Carton de Grammont 2019). Au contraire de la plupart de ses homologues, ce marché n'est donc pas relégué au ban du lieu mais représente pour nombre de bruxellois, « l'âme » de la ville même.

La seconde particularité du marché tient à son organisation. Il est ouvert non seulement le week-end mais tous les jours de la semaine de 6 à 14 h. Les activités professionnelles y sont beaucoup moins spécialisées et divisées qu'au marché aux puces de Saint-Ouen par exemple (Sciardet 2003). Les vendeurs sont également des « videurs de maison » ou travaillent pour ceux qui exercent ce métier. La rareté des espaces de stockage et la quotidienneté des ventes les conduisent à déballer directement, sans tri préalable, les objets récupérés chez des particuliers.

Aux premières heures du jour, c'est à la lampe de poche et au « cul du camion » que les antiquaires viennent négocier les plus belles pièces. Certains vendeurs se sont spécialisés, surtout le week-end, et achètent aux autres marchands des bijoux, de la dentelle, de l'argenterie ou des vêtements qu'ils vendent exclusivement. Mais l'essentiel est déballe dans des cartons où se mêle le « brol »⁵ de toute une vie : des photos, de la correspondance, des livres de compte, comme de la vaisselle, des livres, des bibelots, etc. À la différence d'autres marchés, où les objets sont triés, singularisés, réparés et mis en valeur en amont, ils sont déballeés en lots sur la place du jeu de Balle. Ils sont présentés dans des ensembles qui donnent des indications sur leur précédente biographie. Au fil des heures et des jours, les objets peuvent circuler d'un marchand à l'autre, matérialisant une organisation du travail complexe (qui travaille pour et avec qui). Mais les étalages gardent une relative cohérence et sont pour partie constitués d'objets intimes, d'archives personnelles, que l'on ne peut détacher de l'histoire de ceux qui les ont possédés.

⁴ Le mot désigne une forme d'humour gouailleux et, par extension, un art de vivre typiquement bruxellois.

⁵ Le Brol, est un terme belge qui désigne des objets de peu, de la camelote, mais aussi des objets auxquels on tient même s'ils ne valent rien, des objets que l'on garde dans la perspective d'en faire quelque chose. Ils sont investis d'une mémoire qui ne vaut que pour soi ou d'un désir créatif. Ce sont des objets en devenir, qui couvent des possibles. Voir la notice rédigée par Paul Aron, Livia Cahn, Chloé Deligne, Ananda Kohlbrenner, Virginie Milliot, Noémie Pons-Rotbardt, Maria Anita Palumbo, Sophie Richelle, Martin Rosenfeld, Marine Spor, Patrick Wouters dans l'abécédaire de la seconde vie des objets : <https://dvo.hypotheses.org/3242>. Et la version anglaise (traduite par Sasha Newell) <https://dvo.hypotheses.org/abcedaire-de-la-deuxieme-vie-des-objets-abcario-de-la-segunda-vida-de-los-objetos/brol/brol-english-version>

Cette organisation donne à ces objets d'occasion un statut de marchandise inachevée. Anna Tsing a montré à partir de l'exemple des champignons matsutake l'importance de l'activité de tri et d'évaluation dans la construction d'une marchandise hors des circuits de travail et de production industriels. Le tri et l'évaluation fonctionnent comme un processus de traduction, de transmutation. Pour Alain Testart (2001) il n'existe par ailleurs pas de marchandise sans détachement préalable : pour être offerte à la vente les choses doivent être coupées de leur propriétaire. L'absence de tri préalable et l'inscription des objets dans des lots qui donnent tantôt des indications tantôt des informations sur l'identité de celles et ceux qui les ont possédées, brouillent le statut des objets. Ils ne sont plus ces « objets d'affection » (Dassié 2021) qui ont permis de matérialiser et de rendre sensibles dans le présent de l'espace domestique des liens et des moments passés. Sans être pour autant devenus pleinement « objet marchandises » coupés de leurs propriétaire et « jetés » sur le marché. Si la marchandise est toujours pour Alain Testart « un bien en suspens, en attente entre deux possesseurs » (2001 : 725) c'est avec l'empreinte de leurs anciens propriétaires que les objets sont ici offerts à la vente. Et c'est leur abandon qui constitue régulièrement une énigme. Tomy Laszlo⁶ raconte que c'est d'abord le soin avec lequel l'album de famille trouvé dans un carton du marché, avait été constitué, qui l'a interpellé, puis c'est l'intrigue de son abandon qui l'a poussé à l'acheter : « *Comment un objet si fin, aussi bien conservé, presque intime peut arriver ainsi place du jeu de balle au milieu de milliers d'objets ?* ». Si certains se disent plus ou moins sensibles aux questions que posent ces archives familiales, toutes les personnes rencontrées sur le marché racontent avoir été un jour interpellées⁷ : que s'est-il passé ? N'y-a-t-il pas d'héritiers ? On ne peut s'empêcher d'être touché et de se perdre en conjectures, d'imaginer des ruptures, des drames et d'en chercher les indices. L'empreinte est parfois si forte qu'elle affecte, interpelle et ouvre des chemins d'enquête.

Puissance de la trace

Il est fréquent d'entendre autour des cartons de la place, des chineurs partager leurs impressions sur ce qu'avait dû être la personne, des remarques sur le soin qu'elle apportait à ses affaires, des jugements sur ses goûts... Alors que je manipulais des flacons d'huiles essentielles trouvés dans un carton, une femme me déconseilla de les acheter « *on ne sait jamais* » me disait-elle, une seconde s'interposa pour affirmer « *c'était une femme soignée, regardez l'état de ses casseroles et de son linge, tout est impeccable, moi je n'hésiterai pas* ». La seconde manipula les torchons devant elle et confirma « *c'est vrai, ça ne devait pas être n'importe qui* ». L'évaluation des objets est ici en partie liée aux qualités morales que l'on peut attribuer aux personnes qui les ont possédés. Dans les boîtes du marché, c'est toute la vie des gens que l'on trouve, les choses dont ils s'étaient entourés, les vêtements qu'ils portaient, mais aussi les lettres qu'ils avaient gardées, les photos des êtres chers et des moments importants, les factures et les papiers administratifs, etc. On pourrait faire une archéologie des restes à la manière de William Rathje⁸ (2001) et reconstituer les goûts musicaux, littéraires, les habitudes alimentaires, les hobbies, les relations familiales et amicales des personnes décédées. Les objets restent intriqués dans la trame de leur précédente vie. J'ai rencontré en 2019 un habitué qui achetait sur le marché des photos de gisants et des lettres d'amour, non pour les conserver mais pour les jeter. Il considérait comme indécent le commerce de ce trop-intime et le faisait disparaître par respect pour les défunts. « *Il faut que ça s'arrête* » me disait-il. Le Brol de la place du jeu de Balle est animé de toutes ces vies passées.

Deux jeunes personnes d'une vingtaine d'année se sont ainsi arrêtées net, un matin de juin 2021, comme saisies en vol, à côté d'un stand dont elles n'avaient pas encore regardé les objets. « *Tu sens ?* » demanda le garçon, « *quoi ?* » interrogea celle qui se révélera être sa sœur, « *Sens ! ça ne te rappelle rien cette odeur ?* », « *Si ! C'est l'odeur qu'on sentait quand on arrivait sur le palier de mamie* ». « *Une odeur de vieux en fait* » répondit le garçon en riant, « *Mais ça fait bizarre* ».

Les objets gardent la trace de celles et ceux qui les ont possédés et nous affectent même s'ils renvoient à des défunts anonymes. Les prises sont sensibles, visuelles, olfactives et rendent tangibles des présences-absences. « *On a l'impression de visiter les morts* » me disait étonné un vidéaste français qui découvrait ce marché.

⁶ Voir la présentation de « vies de papiers » sur <https://www.youtube.com/watch?v=x20F2zu6lfA>

⁷ Un marchand me confiait ainsi que les objets l'affectaient de plus en plus depuis que sa maman était morte

⁸ Il a montré que l'étude des déchets, la rudologie, était un moyen heuristique pour saisir la culture matérielle et les modes de vie dans une société de consommation.

Des prises existentielles

La logique d'exposition des objets en lots non sériés produit un environnement qui affecte très fortement celles et ceux qui s'y aventurent : « *on finira tous place du jeu de Balle* » est une expression que l'on entend fréquemment sur le marché. Chacun y est interpellé par des objets qui posent la question du sens de l'accumulation et nous renvoient à notre propre finitude.

Mai 2018 deux hommes d'une trentaine d'années discutent gaiement en fouillant dans des cartons « *Ma mère me dit toujours mais arrête d'amasser, qu'est-ce qu'on va faire avec ton Brol quand tu seras mort ? Je lui dis, place du jeu de Balle, c'est là que ça finira, comme pour tout le monde* ». Les deux hommes partent en riant.

Janvier 2022, j'extrait d'un carton des lettres que j'examine. Une femme d'environ 70 ans s'arrête et manifeste son intérêt pour l'objet de ma curiosité. Elle me montre le timbre. Nous cherchons à identifier la date et le lieu. Elle a été postée à Bruxelles en 1950. Nous l'ouvrons et trouvons à l'intérieur des prospectus publicitaires. « *On en garde des choses !* » me dit-elle avec un air triste. « *C'est toute une vie qui se retrouve sur le trottoir. Ça peut être utile à d'autres, c'est bien. Mais ça fait mal au cœur ! Avoir conservé des choses toute sa vie, en avoir pris soin, pour que tout se retrouve à la rue. Et un jour ce sera notre tour. Toute notre vie se retrouvera là, à la rue* ». Elle tourna précipitamment les talons en répétant « *Un jour prochain se sera mon tour* ». Le marché du jeu de Balle est un environnement matériel spécifique qui offre des prises que nous pouvons qualifier d'existentielles. Un habitué du marché me confiait que sa fréquentation lui avait appris une vérité essentielle : « *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas, vanité des vanités, et tout est vanité* » et il concluait sa récitation des premiers mots de l'Écclésiaste avec un sourire satisfait « *rien de stable sous le soleil* ».

En l'absence d'espaces de stockage suffisants, les vendeurs qui doivent faire tourner la marchandise, sont conduits à brader puis à donner -même si cela est interdit- ce qu'ils n'ont pas pu vendre. Les lots restent en moyenne trois jours sur la place. Pour ne pas payer de taxes sur les déchets qu'ils laisseraient derrière eux, ils s'efforcent d'en limiter le volume en procédant en fin de marché à leur réduction. Les meubles sont démontés, les verres cassés, les documents piétinés. Cette destruction quotidienne ne laisse pas indifférent et il n'est pas rare de voir les badauds s'indigner aux abords du marché sur la perte de toutes valeurs non marchandes « *le gâchis de la société de consommation* », « *l'autodafé de la culture occidentale* », « *l'amnésie des Belges sur leur propre histoire* », etc. Cette destruction dramatise d'une certaine façon les sentiments générés par les affordances du Brol précédemment évoquées. Chacun est confronté à la question du sens de l'accumulation, de la transmission, mais aussi à la question de l'oubli, de la perte et de la disparition, avec un sentiment d'urgence précipité par ces destructions.

Les paysages sensoriels propices aux expériences d'enchantement ont selon Arnaud Hallois et Véronique Servais pour caractéristiques « l'incertitude ontologique quant aux entités impliquées et à l'expérience elle-même ; des sensations et émotions non ordinaires, une attention focalisée sur l'intériorité ; des états dissociatifs et hypnoïdes ; et une perte du sentiment d'agentivité » (2014). Nous avons vu que les marchés aux puces sont de manière générale des environnements capables de susciter des états de conscience particuliers (la disponibilité, la rêverie) et d'encourager le travail de l'imagination. Au marché du jeu de Balle d'autres prises existentielles se font également sentir, du fait de l'enclassement persistant des objets dans leurs vies antérieures. Cet environnement matériel affecte très fortement. Il suscite à la fois le sentiment d'une présence de l'absence et une conscience de sa propre finitude. Les objets y constituent des énigmes, ils interpellent et font agir. C'est ce que je propose à présent de décrire au travers des pratiques des glaneurs de ce marché. Nous verrons qu'une des caractéristiques clefs de l'expérience d'enchantement -dans la rencontre des objets comme des dauphins- est l'incertitude ontologique et la perte du sentiment d'agentivité.

Les glaneurs de mémoires et rêves

Les glaneurs sont des habitués des heures grises du marché, cet intervalle de temps où les objets oscillent entre la perle et le rebus, l'artefact singulier et la matière dont ils sont composés. C'est un moment critique dans la biographie des objets qui tomberont précipitamment dans les mains de l'éboueur ou du ferrailleur si un glaneur collectionneur ou bricoleur ne décide de s'en emparer. Certains viennent tôt pour chiner et restent glaner jusqu'à ce que les services de nettoyage arrivent. D'autres n'arrivent qu'au moment où s'ouvrent furtivement des espaces de gratuité et fouillent jusqu'aux derniers cartons. Les profils de ces glaneurs sont très diversifiés.

On rencontre des personnes visiblement précaires qui récupèrent sur la place du jeu de Balle des biens de consommation courants auxquels ils ne peuvent accéder sur les marchés du neuf. Celles que l'on appelle les « mamas », des femmes d'Afrique subsaharienne venant chaque jour récupérer des draps, de la vaisselle, des verres, des objets utilitaires qui sont ensuite revendus sur place ou expédiés avec des voitures d'occasion par containers vers l'Afrique (Rosenfeld 2019). On rencontre également des bricoleurs ou des « écolos » qui viennent y chercher matière à recycler (Anstett et Ortar 20015) et réparer le monde. En fin de marché, de nombreux jeunes investis dans des projets d'occupation temporaire de bâtiments postindustriels -nombreux à Bruxelles- viennent y glaner des ressources pour imaginer un autre monde dans les creux du système capitaliste. A côté de ces « ravaudeurs » il y a également des artistes, des designers, des graphistes qui y puise matière à inspiration. Certains récupèrent et détournent de vieilles photographies, d'autres repeignent des tableaux trouvés sur la place ou s'inspirent d'objets improbables dénichés au fond d'un carton. Et puis il y a ces glaneurs de mémoire et de rêves, personnages singuliers et atypiques qui semblent s'épanouir dans cet environnement particulier, qui eux s'efforcent de « *sauver tout ce qui peut l'être* ».

« *Sauver des objets* »

C'est en mai 2019 que j'ai rencontré le premier. Je reposais un objet en bois avec une manivelle que je n'avais pas réussi à identifier au pied d'un arbre en fin de marché. Un homme d'environ 80 ans, édenté, s'en est saisi et l'a immédiatement fourré dans son sac. Je lui ai demandé s'il savait à quoi il servait. C'est avec un fort accent Belge qu'il me répondit :

-*C'est pour nettoyer le grain certainement. Y'a des outils on sait même plus à quoi ils servaient !*

-*Qu'est-ce que vous allez faire avec ça ?*

- *C'est pour mon musée personnel*, me répond-il. L'homme est un peu bourru, il est en colère, il vient de se faire cambrioler, « *ils ont tout pris ces couillons au lieu de venir se servir ici gratuit* ». Il me fait comprendre en soufflant qu'il n'est pas là pour discuter mais qu'il a du travail. Nous continuons à fouiller sans mots dire les cartons abandonnés. Je lui tends une pile bien ficelée de « Paris match » des années 60.

-*Ça vous intéresse ?*

-*Non c'est pas intéressant, il existe des archives pour ça.*

-*C'est quoi que vous cherchez ?*

-*Je récupère tout ce qui est significatif !*

-*Mais par rapport à quoi ?*

- *Des objets qui n'existent plus, qu'on ne trouve plus. Des photos de groupes aussi.*

-*Comme ça ?* Je lui tends une photo d'ouvriers à la sortie de l'usine dans les années 50. Il l'empoche. Je continue à fouiller méthodiquement la boîte de vieilles photos que je viens de dénicher et lui tend une photo d'écoliers en uniformes, des garçons autour de leur maître, avant-guerre peut-être. Il la regarde et m'adresse un demi-sourire en la fourrant dans son sac.

-*Mais pourquoi des photos de groupe en fait ?*

L'homme se redresse et m'explique « *Aujourd'hui on sait même plus ce qui nous lie, avec l'individualisme y'a plus de liens, plus rien qui tient les gens ensemble. A la commune y'a des gens qui sont élus, ils ne sont même pas nés ici, ils prennent des mesures, ils détruisent tout ce qui est significatif pour notre mémoire. On a beau leur dire, ils n'écoutent rien. Et c'est chacun pour soi, chacun dans son coin.* » Il s'enflamme sur tout ce qui rend le monde d'aujourd'hui inhabitable et me dit « *c'est pour ça les photos, ça permet de garder la trace, la mémoire de ce qu'on était, ensemble je veux dire, nous autres.* »

J'ai rencontré quelques jours plus tard un autre homme de la même génération qui cherchait plus spécifiquement des photos de femmes dans les années 30, 40 et 50 pour documenter par l'image l'histoire de la condition féminine en Belgique et contrecarrer les discours des féministes d'aujourd'hui dans lesquels il ne parvenait pas à reconnaître sa propre expérience. « *J'ai grandi avec des femmes fortes, des femmes intelligentes, des femmes puissantes. On trouve des photos des années 30 qui montrent que les occupations des femmes n'étaient pas uniquement les tâches domestiques. Mais il faut pouvoir documenter. C'est ce qui m'intéresse, je cherche à établir des faits par l'image* ». Et puis un autre qui collectionnait les photos de plage, de repas partagé, de scènes de bistrot parce qu'elles représentaient pour lui un art de vivre Bruxellois aujourd'hui disparu...

La quête de ces glaneurs de mémoire s'accompagne d'un sentiment parfois pénible d'urgence et de responsabilité, comme s'ils se sentaient investis d'une mission. Certains glanent chaque jour sur le marché, même s'ils s'étaient promis de ne pas venir, et c'est en soufflant, en pestant sur « *cet incroyable gâchis* » qu'ils entreprennent de « *sauver des objets* ». Leur collecte exprime un sentiment de perte, comme si leur propre

mémoire n'était pas portée par le monde et qu'ils ressentait le besoin de rassembler, de documenter, de sauver des traces et des objets pour trouver des points d'appui. Ils se constituent pour eux-mêmes des archives et des environnements matériels permettant de rendre tangibles ce qui pour eux n'est plus.

Glaner des émotions

D'autres glaneurs et parfois les mêmes racontent également chercher à sauver des décombres de fin de marché de la beauté et des émotions. L'homme qui récupérait des images représentant un art de vivre disparu m'expliquait qu'il préférerait les photos en noir et blanc « *ça fait rêver, alors qu'avec la couleur, les photos perdent leur magie* ». L'objet, ici la photographie, ne vaut pas simplement en tant que preuve tangible et matérielle de ce qui a été, mais également comme invitation à imaginer, spéculer, fantasmer. « Dans ce désert morose, telle photo, tout d'un coup m'arrive ; elle m'anime et je l'anime. C'est donc ainsi que je dois nommer l'attrait qui la fait exister : une animation. La photo en elle-même n'est en rien animée (je ne crois pas aux photos vivantes) mais elle m'anime : c'est ce que fait toute aventure » écrivait Roland Barthes (1979 : 39). Les photos sont des images vibrantes qui ont la capacité de toucher à distance et suscitent aventures et rêveries. Elles sont une inépuisable source d'inspiration pour des graphistes et designers et font l'objet de multiples collections. Mais il existe quantité d'autres objets animés dans les cartons du marché.

En mai 2019 j'ai fait la connaissance d'une femme d'environ 70 ans. Elle vient chaque jour glaner sur le vieux marché. Le corps frêle habillé de vêtements dépareillés et usés, elle arpente la place en tirant son cabas en fin de marché. Nous engageons la conversation en fouillant les derniers cartons du jour. « *Je suis collectionneuse* » m'explique-t-elle, « *J'ai une grande maison. Je collectionne les cartes postales et les jouets d'enfants* ». Je lui demande si elle récupère toute sorte de jouets et elle me répond avec un beau sourire et les yeux étincelants : « *Oh non pas tous ! Il faut qu'ils soient jolis. Tout ce qui fait rêver* ». Elle me raconte passer des heures à regarder et toucher ses trouvailles une fois à la maison. « *Moi j'ai pas besoin de partir, je voyage avec mes trésors.* » Elle a aménagé une pièce pour ses petits-enfants, remplie de caisses avec des jouets et de beaux objets colorés. « *Ils aiment venir chez moi, c'est la caverne d'Ali baba* ». Une petite vieille à l'accent slave, menue et courbée, venait de même quotidiennement glaner sur la place. Elle disait avoir le goût des « belles choses » et voulait créer « *un musée d'émerveillement pour les jeunes, un musée d'émotions* » parce qu'elle trouvait triste qu'ils perdent derrière leurs écrans le contact avec la beauté du monde et qu'ils ne sachent plus se laisser toucher par de si belles choses. Il y a dans ce plaisir esthétique de la découverte et de la contemplation de la beauté inhérente à ce qui n'est pour d'autres que déchets, une démarche très proche de celle des surréalistes. La beauté jaillit parfois dans une forme, une couleur, une matière, et parfois dans une émotion dont l'objet se fait véhicule. Giovanna vend sur le marché depuis des décennies, elle a gardé pour elle-même quelques objets, dont de vieux albums de photos de famille auxquels elle tient beaucoup et une collection de « *cartes postales des amoureux* ». Ce sont de « *belles cartes avec de belles jeunes filles* » au-dos desquelles sont griffonnés demandes de rendez-vous et mots d'amour. Elle aime à feuilleter son album, se remplir de la beauté de ces jeunes femmes et de l'émotion que lui suscite la lecture de ces mots doux. « *Ça me fait du bien, ça me remonte le moral* ». Si ce sont surtout des femmes qui m'ont raconté ces voyages émotionnels par les objets, un des grands habitués de ce marché, Monsieur M, collectionneur depuis plusieurs décennies de toute sorte de documents et d'objets m'a également confié un jour « *j'essaye de sauver des émotions aussi* ». Il répondit à mon air interrogatif par des exemples : une plume trouvée dans un livre, une fleur séchée, « *témoignage d'un rêve et invitation à voyager* ». Puis il me raconta l'émotion que lui avait suscitée la découverte d'une carte-photo « *d'une femme très belle, avec un enfant dans les bras* » envoyée pendant la seconde guerre mondiale à son mari prisonnier. « *Quel réconfort ça avait dû être pour ce pauvre homme* ». Quand il découvrit dans un autre carton, la photo du soldat revenu avec l'enfant dans les bras, il ne put retenir ses larmes. L'objet raconte une histoire pleine d'émotions que le glaneur ressent et cherche à sauver de la disparition.

Les objets du vieux marché n'ont pas les mêmes propriétés que ces « objets d'affection » étudiés par Véronique Dassié qui organisent dans le décors domestique « une épiphanie du « je suis » (2020 : 58) construisent des miroirs du soi et aident à habiter le monde dans la durée. S'ils renvoient à d'autres vies, inconnues et souvent anonymes, ils ont pourtant une forte empreinte sur les corps, ils affectent et font agir. Ce sont des objets « animés » au sens de Roland Barthes, des objets qui animent.

Ce que les objets des morts font aux vivants.

Nous avons vu que l'environnement matériel et sensible du marché du jeu de Balle conduit chineurs et glaneurs à concevoir chaque découverte comme une rencontre singulière. A la manière des « trouvailles »

surréalistes, certains objets surgissent et font sens. Parce qu'ils répondent à une préoccupation, devant un projet, ouvrent une brèche temporelle. Les habitués du vieux marché appréhendent ces objets comme des signes qui leur sont, d'une façon ou d'une autre, adressés.

Un résident du quartier des marolles, racontait en 2019 à Martin Rosenfeld qu'il n'achetait plus sur le marché par refus de l'accumulation, mais avait pris l'habitude de glaner quotidiennement une image (photo, diapositive, carte postale) lorsqu'il le traversait et qu'elle lui donnait la coloration à venir de sa journée, comme une carte de tarot ou un horoscope. Mais le plus souvent l'objet fait signe non à la manière d'un oracle mais d'une interpellation qui laisse perplexe celui ou celle qui le trouve. Une femme me confiait en février 2022 avoir un jour été « attirée par un livre » alors qu'elle fouillait un carton. C'était un registre des déportés. Elle l'a pris et soigneusement étudié dès qu'elle a pu se poser. Elle y a découvert le nom du frère de sa mère et avec ce dernier toute une histoire qui n'avait jamais été racontée dans sa famille. Chaque fois la question se pose : est-ce vraiment un hasard ? « L'accueil du signe se fait dans le régime des « peut-être », du doute, du « je ne peux m'empêcher de penser » (il y a donc un « penser autrement » possible), des « comme si », des reprises de formulation » (Despret 2015 : 151). Les formes syntaxiques utilisées pour raconter ces découvertes expriment toujours une hésitation quant à l'origine de l'action.

Le 15 Mai 2019 Monsieur M, me racontait ainsi l'une de ses découvertes marquantes sur le marché « *C'était un jour de pluie, il faisait froid. Je me suis mis à courir après une enveloppe qui s'envolait. Je ne sais pas pourquoi. Qu'est ce qui m'a poussé à vouloir la rattraper ? Il y avait beaucoup de vent ce jour-là. J'ai fini par l'avoir et j'ai lu. Derrière il y avait écrit « à ne pas jeter » !... c'était la lettre d'une femme qui était allé visiter un ami avant qu'il ne soit déporté par les allemands. Il lui avait confié ses documents importants. Tout était là dans l'enveloppe... qu'est ce qui m'a fait courir comme ça, pourquoi cette enveloppe a attiré mon attention ? C'est troublant* ». Le trouble se niche dans l'incertitude sur ce qui s'est passé. Pourquoi court-il après cette enveloppe ? Est-ce lui qui court ou l'enveloppe qui le fait courir ? Le trouble réside dans la sensation de n'avoir pas été acteur de la situation mais d'avoir été agi par l'objet. Comme si c'était l'enveloppe elle-même qui l'avait désigné. Cette sensation alimente à son tour un sentiment de responsabilité envers des objets qu'il faut sauver de leur perte et des personnes qu'il faut sauver de l'oubli.

J'ai rencontré plusieurs habitués -glaneurs, chineurs ou marchands- qui m'ont ainsi raconté avoir acquis ou récupéré des albums de photos de famille ou des cartons pleins d'une vie inconnue et les garder chez eux. Ils préservent des traces de la vie de personnes qui ne leur étaient rien, mais qu'ils ne supportaient pas de voir disparaître et se sentent dépositaires de leur mémoire. Les photos et archives trouvées sur le marché les ont « émus » et cette émotion les a poussés à les conserver. Monsieur M me racontait ainsi la découverte de son premier carton d'archives intimes : « *c'était en février, il pleuvait, je suis tombé sur un carton avec des photos d'une belle femme qui avait 20 ans dans les années 70. Je me disais que j'aurai pu la rencontrer, on aurait pu fréquenter les mêmes lieux, elle aurait pu être ma petite amie. Et je tombe sur des lettres, je me rends compte que c'est la même personne. Elle avait rencontré un jazz man noir américain, elle était allée le retrouver. Il y avait de la correspondance en anglais... je vois des dates et je fais le calcul de l'âge qu'elle aurait aujourd'hui. Mon âge. Elle était morte et toute sa vie avait fini sur la place... maintenant je suis le seul dépositaire de sa mémoire. Y'a plus rien, plus personne derrière. Sinon elle disparaît* ». Il a aujourd'hui chez lui une vingtaine de boîtes de vies qu'il a ainsi sauvées de l'oubli. Tout se passe comme si dirait Vinciane Despret (2015) les morts interféraient ainsi sur la vie des vivants et les poussaient à agir, à leur faire de la place. « Les morts font de ceux qui restent des fabricateurs de récits. Tout se met à bouger, signe que quelque chose, là, insuffle la vie. Il faut trouver une place, ce qui veut dire également, il faut leur *faire* une place. Les morts nous obligent à nous déplacer » (2015 : 23-24). Ces archives intimes sont des énigmes qui interpellent, mettent en question et en recherche celles et ceux qui les trouvent. Ce mouvement s'accompagne toujours d'un doute sur la question de l'origine de l'action. Mais la question ne demande pas de résolution. Ce qui importe c'est d'abord ce sentiment d'enchantement que produit ce mélange de certitude (ceci me touche et m'est adressé) et de doute ontologique (qui parle ? qui agit ?). Ce qui importe ensuite c'est ce que l'on fait de cette interpellation : l'enquête qui s'ouvre et l'histoire qui pourra prendre le relais pour prolonger ces existences.

L'écologie du vieux marché donne prise à des sensations d'enchantement qui permettent de se sentir exister autrement. Les objets deviennent signes et nous sont adressés, les frontières entre sujet et objet, intériorité et extériorité sont brouillées, « comme si » des significations pouvaient se créer, des liens se nouer entre différentes temporalités et différentes ontologies. Les habitués du vieux marché ont du mal à se passer de ce terrain d'aventure. Ils disent « *je m'étais promis de ne pas venir aujourd'hui mais je n'ai pas résisté* ». Lorsque les marchands ont quitté la place, certains continuent à l'arpenter à la recherche de petits objets coincés entre les pavés. Ils ramassent, sauvent et entassent. Pour les plus âgés se pose la question de la transmission

« sinon tout reviendra place du jeu de Balle, c'est un cercle vicieux ». Mais ils reviennent chaque jour fouiller ces inépuisables réservoirs d'histoires que sont les cartons du marché.

Bibliographie :

- Elisabeth Anstett et Nathalie Ortar (dir.), *La deuxième vie des objets. Recyclage et récupération dans les sociétés modernes*, Paris, Éditions Pétra, 2015, 201 p.
- Barthes Roland, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard Seuil, 1979, 193 p.
- Breton André, *Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, 1952 p.
- Carton de Grammont Sarah, « La reine des Marolles et le Roi des Belges : anonymat et souveraineté populaire », *Sigila* n°43, 2019/ 1, p.57-67.
- Octave Debary et Arnaud Tellier, « Objets de peu », *L'Homme*, 170, 2004, p.117-137.
- Debary Octave, *De la poubelle au musée. Une anthropologie des restes*, Paris, Creaphiséditions, 2019, 176 p.
- Despret Vinciane, *Au bonheur des morts. Récit de ceux qui restent*, Paris, La découverte, 2016, 227p.
- Halloy Arnaud et Servais Véronique, "Enchanting Gods and Dolphins : A Cross-Cultural Analysis of Uncanny Encounters", *Ethos*, 42(4), 2014, p.479-504.
- Henochsberg Michel : *La place du marché*, Paris, Denoël, 2001, 390 p.
- Rathje William and Cullen Murphy, *Rubbish ! The archeology of Garbage*, Tucson, Arizona,UP, 2001, 263 p.
- Rosenfeld Martin, *Car connection. La filière euro-africaine de véhicules d'occasion*, Paris Karthala, 2018, 180 p.
- Sartre Jean-Paul, *L'être et le néant, essai d'ontologie phénoménologique*, Paris Gallimard, 1943, 698 p.
- Sciardet Hervé, *Les marchands de l'aube. Ethnographie et théorie du commerce aux puces de Saint Ouen*, Paris, Economica, 2003, 217 p.
- Schlegel Jean Louis, « Le « réenchantement » du monde et la quête du sens de la vie dans les nouveaux mouvements religieux ». In Tardan-Masquelier, Y. (dir.), *Les spiritualités au carrefour du monde moderne* Paris, Centurion, 1994, p. 85-101.
- Testart Alain, « Échange marchand, échange non marchand », *Revue française de sociologie*, 42-4, 200, p. 719-748.
- Tsing Anna, "Sorting out commodities. How capitalist value is made through gifts", *HAU: Journal of Ethnographic Theory* 3 (1), 2013, p. 21-43.